

# La structure

## Incidences pratiques d'une colonne vertébrale pour la psychanalyse

Qu'est-ce qu'une structure ?

### Introduction : la structure comme support mouvant du mouvement

Le mot vient du latin *struere* empiler des objets les uns sur les autres. Nous retrouvons le radical dans le verbe « construire » et dans le nom « construction ». Comment comprendre la structure en psychanalyse : comme un nom donné déjà construit ? Ou comme un verbe construire toujours à faire ?

La structure de la psychanalyse est une construction vivante, toujours en mouvement comme une colonne vertébrale : un empilement de vertèbres et chaque vertèbre — selon l'étymologie — peut tourner (*vertere*) sur elle-même et par rapport aux autres. La colonne nous présente ainsi le donné déjà construit de chaque vertèbre mobile, mais en même temps le mouvement que cet empilement permet.

Ainsi la première topique freudienne sert de colonne vertébrale : la perception est la vertèbre inférieure, sur laquelle s'appuie la vertèbre des signes perceptions, sur laquelle s'appuie la vertèbre de l'inconscient, puis celle du préconscient et enfin au sommet celle de la motricité et de la conscience. Chaque vertèbre jouit d'un certain degré de liberté pour tourner sur elle-même et permettre le mouvement du faire et du dire.

Tout est vu comme un *support*, support des vertèbres empilées, support du mouvement de chaque vertèbre, mais surtout l'ensemble de la structure sert de support pour *tout* ce qui va pouvoir se mouvoir dans le faire et le dire de l'inconscient. Quoi que nous fassions et disions, que nous le sachions ou non, nous nous appuyons toujours sur un support, imaginaire certes, point de départ pour un fonctionnement symbolique et pour tout ce qui dépasse et échappe à la structure elle-même.

Voilà l'importance cruciale de la structure en psychanalyse. Le mot est omniprésent dans tout le séminaire de Lacan depuis le début jusqu'à la fin. La structure apparaît toujours déjà comme un donné déjà construit (imaginaire) et elle est en même temps toujours fonction d'un mouvement (symbolique) qui la fait naître et l'anime et qui laisse entrevoir un réel qui lui échappe.

Je vais parcourir successivement et chronologiquement six étapes, six vertèbres dans le séminaire de Lacan et leurs incidences directes pour la pratique psychanalytique :

1. Le narcissisme ou le mouvement vers ce que je suis (séminaires 1 et 2)
2. Les conditions de l'expérience de la parole et de la psychanalyse (séminaire 3 à 6)
3. Que veut dire faire (séminaire sur l'éthique) ? et les deux conceptions du signifiant (séminaires 7 à 10)
4. La structure des discours (séminaires 14 à 18)
5. La topologie comme structure de recouvrement (séminaire 20)

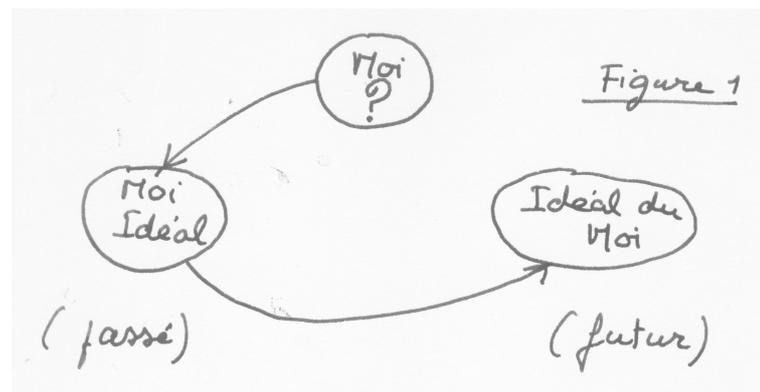
## 6. La structure en acte du symptôme (séminaire 23)

### 1. Le narcissisme : introduction du sujet

Il est coutume en psychanalyse de considérer que la structure de l'individu se construit par couches successives, s'empilant les unes sur les autres : stade ou étage oral, stade anal, stade phallique, stade autoérotique, stade génital, etc. Les défauts dans la construction de tel étage entraînerait telle pathologie. Cette conception de la structure où chaque pathologie pourrait être assignée à la défaillance d'un stade ou étage spécifique a été élaborée par Freud dans ses *Neurotica*. Comme on sait, il a en principe très vite abandonné ce type de structure.

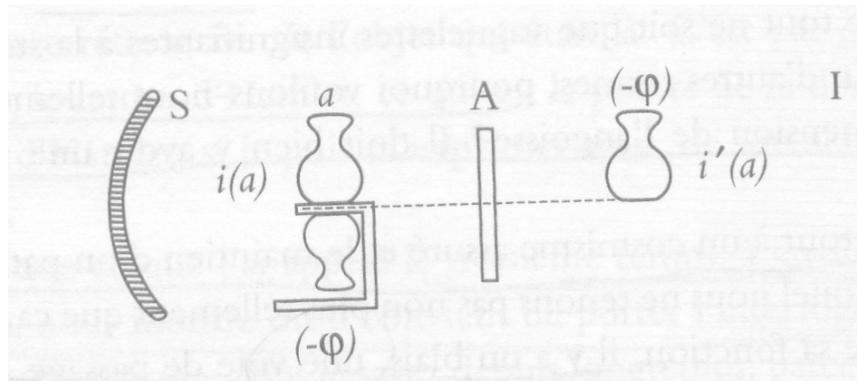
Il lui a fallu près de vingt ans pour enfin trouver un autre type de structure pour le sujet humain dans son *Introduction du narcissisme* (1914). Tout sujet humain (toute pathologie et toute normalité confondues) est confronté à la question de ce qu'il est, de ce qu'il vaut, de ce qu'il aime. C'est la question de Narcisse, c'est la question du Moi. Le Moi n'est nullement une pièce immobile d'un empilement structurel. Il n'est rien d'autre que ce mouvement de se questionner sur lui-même. Il n'est que dans le mouvement de se construire lui-même, il n'est que dans son développement : le Moi c'est le Moi en développement. Freud l'explique à la fin de son article : « Le développement du moi consiste à s'éloigner du narcissisme primaire, et engendre une aspiration intense à retrouver ce narcissisme<sup>1</sup> ». Le narcissisme primaire de l'enfant supposé parfait — *His Majesty the baby* — c'est le Moi Idéal ; il est du domaine du passé, il est perdu. Sur les ruines de cet étage narcissique perdu, il s'agirait de retrouver un nouveau narcissisme, que Freud appelle l'Idéal du moi.

La structure du moi est ainsi composée de deux étages tournants, de deux vertèbres : l'inférieure = le narcissisme primaire = le Moi idéal passé et imaginaire ; la vertèbre supérieure = le nouveau narcissisme = l'idéal du Moi futur et symbolique. Dans son développement, le Moi est en même temps le surveillant et l'architecte de la construction : le Moi est estimation (et c'est en fonction de son estimation, qu'il déclenchera le refoulement de ce qui lui convient).



À l'orée de son séminaire, Lacan reprend cette structure du moi dans son schéma des deux miroirs :

<sup>1</sup> Oeuvres complètes XII, p. 243.



le miroir sphérique construit un imaginaire, une image, le Moi idéal (du côté gauche du schéma des deux miroirs), l'autre miroir, le miroir plan reproduit cette image (du côté droit) comme l'idéal du Moi, mais ce deuxième miroir (plan) bascule et vaut comme le grand Autre dans son mouvement symbolique, il fait clignoter l'Idéal du Moi.

Dans la perspective de Freud, le narcissisme primaire, le Moi idéal est bien réel, il est ruiné et, c'est avec ses débris que pourra se reconstruire l'Idéal du moi (et le Surmoi construit sur les vestiges du passé).

Dans la perspective de Lacan, le narcissisme primaire n'a jamais préexisté. Tout doit partir du *projet* inhérent au développement, autrement dit d'un Idéal du moi dans sa dépendance du symbolique. Les pierres ne sont pas le premier étage de la structure. La première étape de la structure, les conditions premières de la structure se trouvent du côté de l'architecte (de ce qui fait la structure), autrement dit du côté du projet, du futur, de l'idéal du moi en tant que non réalisé, d'un idéal du moi troué.

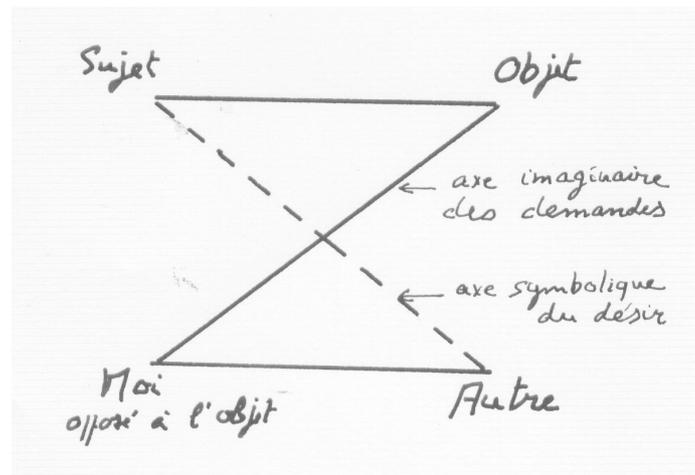
**Incidence pratique** : ne jamais entendre le sujet comme un Moi donné ou comme un diagnostic donné, mais soulever et relever le mouvement de développement et de recherche tendu vers un idéal du moi troué et laissant ouvertes les portes de l'invention, l'invention d'un sujet que le psychanalyste ne pouvait pas imaginer.

## 2. Les conditions de l'expérience de la parole et de la psychanalyse : conditions du sujet et de l'objet

Avec l'étude du narcissisme dans le premier séminaire de Lacan, nous savons que la structure comme empilement commence par le grand Autre, ce qui n'est pas évident.

Pour commencer, nous pensons d'abord ce qui est évident, mais il faudra en questionner les fondations.

Ce qui est évident, c'est la relation entre un objet et le Moi qui s'occupe de cet objet. C'est, disons l'acte imaginaire et évident entre l'objet et le Moi. Quels sont les soubassements ou les conditions de l'objet et ceux du Moi ? Nous avons déjà vu — avec le narcissisme — que les conditions du Moi, c'est le grand Autre. Nous pouvons maintenant préciser que les conditions de l'objet, c'est une certaine situation subjective, un dit « sujet » (lequel n'est pas égal au Moi qui reçoit les données de l'objet dans l'axe imaginaire).



Nous avons ainsi construit la structure du schéma L avec d'une part, l'axe imaginaire et évident de l'objet et du Moi et, d'autre part, l'axe symbolique de la condition sous-jacente à l'objet (le sujet en « son ineffable et stupide existence » (E. p. 549) et de la condition sous-jacente au Moi (le grand Autre).

« La condition du sujet S (névrose ou psychose, ça vaut pour tous) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A ». Voilà LA Structure (il n'y en a qu'une) et Lacan continue « Ce qui s'y déroule est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre) ». Cette dernière phrase nous conduira aux deux étapes suivantes de la structure dans le séminaire de Lacan.

Mais avant cela, précisons la fonction de la structure du schéma L.

La mise en jeu de cette structure du schéma L est la *condition préliminaire* pour tout traitement sérieux de n'importe quel être humain (pathologique ou non). Le même schéma L, c'est aussi la « question préliminaire à tout traitement de la psychose »... ; donc la structure générale n'y est en rien défailante.

Mais la structure est fragile comme une colonne vertébrale, et elle est supportée classiquement par des contreforts qui s'arcboutent sur le complexe d'Œdipe, plus précisément sur ses signifiants : le Moi s'appuie et se supporte sur l'Idéal du Moi (comme on l'a vu et comme signifiant), l'objet s'appuie et se supporte l'objet primordial qu'est la Mère comme signifiant, le grand Autre s'appuie et se supporte sur le Père comme signifiant, sur le Nom-du-Père.

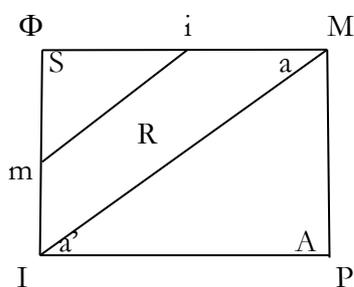
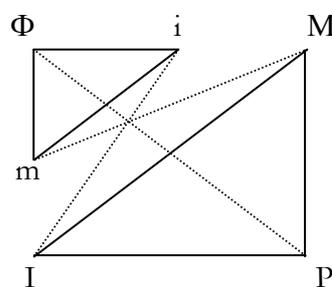


Schéma R



Triangle imaginaire ( $\Phi m$ )  
et Triangle symbolique (IMP)

(la correspondance croisée des lettres  $\Phi m$  et IMP indique déjà une structure moebienne et la question des deux conceptions du signifiant, voir plus loin)

La psychose serait caractérisée par le lâchage du contrefort qui soutient la question du grand Autre, autrement dit par la forclusion du Nom-du-Père. On parle alors de la structure psychotique, mais elle n'est rien d'autre que la structure générale du schéma L, structure vivante caractérisée ici par l'absence du contrefort du grand Autre : tout le problème se concentre sur le grand Autre et sur le signifiant, c'est-à-dire sur la structure du schéma L et du signifiant. Il n'y a pas de structure de la psychose, à moins d'y entendre une structure en acte du signifiant.

Le séminaire III sur les psychoses traite principalement du signifiant et le Nom-du-Père, contrefort classique pour soutenir l'Autre, apparaîtra de plus en plus comme un cas particulier de ce qui peut supporter le grand Autre : il fera place, en première instance, mais déjà *après* la troisième forme de structure, aux *noms-du-pères au pluriel* (qui suit le séminaire X sur l'angoisse) et, en seconde instance, à la possibilité intrinsèque et nécessaire d'errer dans la structure : les *Non-dupes errent* (le séminaire après *Encore* qui ouvre la topologie des nœuds). La question préliminaire, avant d'aborder n'importe quel être humain en psychanalyse, n'est donc nullement de savoir son diagnostic, encore moins son diagnostic de structure. Au contraire, il s'agit de ne pas se laisser prendre à ce piège engluant le patient dans un prétendu réalisme, pour pouvoir s'engager dans la structure en mouvement du sujet, à partir du narcissisme et à partir du schéma L. La question est bien celle du signifiant et du sujet : « le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ». Le sujet — comme au début du narcissisme — n'est pas donné, il reste une question. Mais que fait le signifiant pour avancer dans cette question ?

***Incidence pratique*** : ne jamais en rester à l'apparente évidence du Moi et de ses objets (y compris l'objectivation diagnostique), mais revenir aux conditions de possibilité, fondations, aux soubassements qui n'apparaissent pas avec évidence et qu'il s'agit pourtant de susciter et de réveiller non pas simplement dans la structure, mais dans le *mouvement* de la structure à partir du grand Autre et de la question du signifiant.

### 3. L'éthique et la structure. Les deux conceptions du signifiant

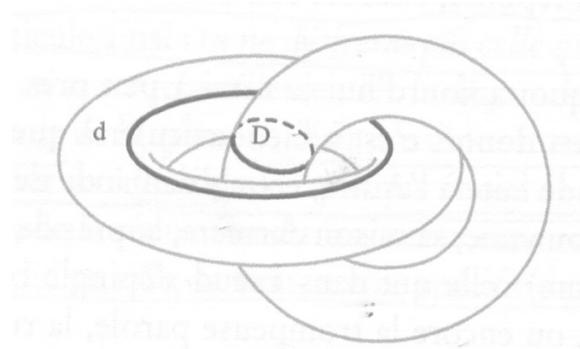
Pour le fonctionnement de la structure, il faut toujours revenir à ses soubassements et au grand Autre, non pas comme le lieu d'accumulation d'évidence, mais comme le point d'origine caché de tout ce qui peut se faire, se construire. La structure engage un faire (comme la colonne vertébrale supporte tous les mouvements). Mais que veut dire « faire » ? Un premier type — le faire technique — consiste à appliquer ses connaissances dans la réalité pour réaliser un but technique : si je connais le mode d'emploi de la machine, je peux la faire fonctionner et éventuellement la réparer ; ce faire est le passage à l'action d'un savoir *préliminaire*. Un deuxième type beaucoup plus général — le faire pragmatique — consiste à viser la satisfaction, à chercher le plaisir ou le bonheur conditionné par la réalité qui m'entoure. Ces deux faires — technique et pragmatique — sont chaque fois conditionnés par la réalité qui nous entoure ; la structure de ces types de faire ne supporte pas la réalité, c'est la réalité qui conditionne tout. Avec deux principes de plaisir et de réalité, nous ne pouvons pas avoir une vraie structure qui tient compte du fondement, du premier étage de la structure, de la construction de la structure, de la condition inconditionnée de la structure.

La structure qui nous intéresse, c'est celle qui tient compte de l'inconscient et l'inconscient se présente comme inconditionné, impératif, impossible à effacer définitivement : il insiste,

quelle que soit la *superstructure* que nous tentions de lui imposer. L'inconscient ne pense pas en fonction du principe de plaisir, il ne calcule pas le plaisir en fonction d'une réalité à atteindre et il ne juge pas de la réalité. Il invente de lui-même. C'est lui qui impose un faire inconditionné : c'est en quoi l'inconscient est un faire éthique ; et l'éthique de la psychanalyse est le faire éthique de l'inconscient.

Le faire éthique de l'inconscient se joue au lieu du grand Autre. Nous avons vu l'importance radicale de l'Autre dans la structure, pour le narcissisme et dans le schéma L. Mais comment comprendre le fonctionnement du grand Autre ? Ou encore, comment concevoir le signifiant qui « représente le sujet pour un autre signifiant » ?

Première conception : le signifiant dans la chaîne signifiante. Prenons le premier mot d'une phrase ou d'un discours comme le premier signifiant S1, le sujet grammatical par exemple, il représente le sujet – le sujet du dire – pour un autre signifiant S2 qui vient dans la suite de la phrase ou du discours (cet autre signifiant vaut par excellence comme le dernier signifiant qui conclut la phrase ou le discours). Au début de la phrase, le sujet qui s'entend parler ne sait pas encore ce qu'il va dire (en raison d'un inconscient conçu comme non-savoir, comme insu). Néanmoins, le savoir est supposé déjà là en un endroit pas encore accessible au sujet qui parle, le savoir est dans la chaîne signifiante qui se déroule au lieu de l'Autre : l'Autre est supposé savoir. Le sujet dans la répétition infinie des signifiants multiples de la chaîne signifiante a la structure topologique d'un tore et il est supposé enchaîné au tore de l'Autre (cette conception du signifiant est fondamentalement névrotique).



Deuxième conception : le signifiant tout seul et se répétant, disons provisoirement « à l'identique ». Un sou est un sou. Un chat est un chat. Une pelle est une pelle. Un psychotique est un psychotique. Par cette répétition, le locuteur tente d'accentuer une supposée identité du signifié correspondant au dit signifiant, autrement dit, d'en faire un signe fiable, sûr et univoque. Y réussit-il ? Non ! Il met au contraire en évidence ce que l'on voudrait absolument éviter : à savoir que le signifiant tout seul file nécessairement vers sa perte. Cette perte est particulièrement évidente dans la contradiction : une pierre en bois, un cercle carré, un objet non identique à lui-même. Ce genre d'expression ne renvoie à aucun objet réel, non pas simplement parce que personne n'a encore trouvé une telle pierre en bois, mais parce que c'est impossible comme contradictoire. Le signifiant S1 se répète ainsi en un signifiant S2 qui n'a plus aucun signifié possible. C'est l'endroit où le supposé grand Autre ne donnera jamais le savoir qui expliquerait S1. S2 peut ainsi s'écrire comme  $S(\bar{A})$ . La structure de cette deuxième conception du signifiant est celle d'un rond qui se répète, le premier rond (S1) est large et contient tout l'imaginaire qu'on veut, le second rond (S2) est tout petit et ne contient pas

d'imaginaire. Les deux ronds sont en continuité : c'est un huit intérieur et ce huit intérieur est le bord d'une bande de Moebius (d'où découle toute la topologie du cross-cap).

### ***Incidence pratique de ces deux conceptions du signifiant***

La première conception est centrée sur *le savoir et la consistance du grand Autre* : l'analyse consistera donc à trouver le savoir caché dans l'inconscient. Et comme la fin de l'ensemble des discours dans l'analyse se fait attendre et peut toujours être prolongée en une nouvelle tranche, l'interprétation — visant le savoir — sera sans véritable fin. La deuxième conception est centrée sur le non-savoir et l'impossibilité de la réponse de l'Autre : c'est le lieu privilégié de l'inconscient éthique, qui a à inventer sa propre façon indépendamment de tout le reste. C'est un inconscient dynamique qui entre en jeu dès le commencement de l'analyse, dès le premier signifiant. Il exige un engagement de l'analyste qui soutient cette inventivité de l'inconscient (c'est sa seule fonction).

C'est seulement cette éthique de l'inconscient qui permet de situer justement la structure des quatre discours, c'est-à-dire en dépendance de la question du sujet : « qui suis-je ? » et de sa supposée réponse cartésienne : « Je pense donc je suis » que nous entendrons « je pense en mobilisant déjà mon inconscient, peut-être à mon insu ; donc je suis déjà mobilisé par mon inconscient ».

## **4. La question du sujet et les quatre discours**

La structure passe nécessairement par la question du sujet : c'est la question du narcissisme, c'est la question du schéma L, c'est ce que fait apparaître le signifiant. Mais ça reste une question et le sujet n'est jamais donné. Comment le faire naître ? Comment le faire apparaître non pas parmi des objets, des faits ou une histoire assurée, certaine ; mais à partir d'un doute généralisé, du doute hyperbolique de Descartes ? Le doute met au moins en évidence que « je pense ».

Ce « je pense » est mis en jeu dans les associations libres, qui produisent inévitablement des signifiants avec leur signifié (en fait des signes) ; autrement dit, elles impliquent un essaim de S1, de signifiants avec leur signification : voilà le produit du discours psychanalytique. Ce « je pense » implique nécessairement qu'il y a un sujet derrière : le S1 produit par le « je pense » représente le supposé « sujet ».

La première conception du signifiant interprètera chaque signifiant, elle lui donnera une signification pour sa chaîne propre et, éventuellement, produira un réseau de significations en fonction des différentes chaînes qui peuvent se croiser et se tisser. L'effet sujet sera ainsi représenté pour un réseau de significations : ainsi, le sujet Freud est représenté par le signifiant Signorelli « pour un autre signifiant », c'est-à-dire pour tout le réseau de savoir expliqué dans la chaîne et l'interprétation (S2) qui suit le mot Signorelli (je ne reprends pas cette interprétation ici).

Mais ce sont les trous et les contradictions dans l'interprétation qui nous intéressent (autrement dit, l'objet a). Nous devons ainsi prendre acte de la deuxième conception du signifiant.

Selon la première conception du signifiant : le signifiant représente le sujet sans plus, là où il y a du signifiant, il y a du sujet, là où il y a du penser, il y a le sujet : là où je pense (un penser suffisamment complexe pour impliquer l'inconscient), je suis.

Avec la seconde conception du signifiant, le sens de « le signifiant représente le sujet » change complètement : « pour un autre signifiant » veut dire qu'il ne peut représenter le sujet que

pour autant que ce sujet *pas encore né* se trouve engagé à répondre là où le *grand Autre* ne répond pas. Le sujet ne commence à exister que dans cet engagement. Autrement dit, le sujet — le sujet éthique, le sujet provoqué dans l'avancée de l'inconscient — est d'abord en suspens.

« Je pense » et « je suis » sont ainsi incompatibles : c'est l'incompatibilité de la pensée et de l'être comme substantiel. C'est « je ne pense pas » ou c'est « c'est je ne suis pas ». C'est là le principe de fonctionnement de la structure des discours : « ou je ne pense pas, ou je ne suis pas ». Ce principe ouvre trois possibilités : « je pense et je ne suis pas », « je suis et je ne pense pas », « je ne pense pas et je ne suis pas » ; en tenant compte du choix suspendu, il faut ajouter le principe lui-même « ou je ne pense pas, ou je ne suis pas ». Chaque discours sera confronté à cette structure et sera ainsi déterminé par ces quatre façons de poser la question du sujet, quatre places :

« je suis » (et « je ne pense pas ») <b>Semblant</b>	« je ne pense pas ou je ne suis pas » <b>Suspens du travail de l'Autre</b>
« je pense » (et « je ne suis pas ») <b>Vérité</b>	« je ne pense pas et je ne suis pas » <b>Produit ouvert au plus de jour</b>

Les discours diffèrent les uns des autres par ce qui se joue à chacune de ces places. C'est la structure du signifiant qui se distribue à chacune de ces quatre places : « le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant » : S1, §, S2 auxquels il faut ajouter un reste, le rien, le trou, c'est-à-dire l'objet a.

Chaque discours se nomme habituellement par son semblant, par ce qui apparaît d'abord comme l'agent, voire le moteur du discours :

Semblant <b>S1 Maître</b>	Autre		Semblant <b>S2 Universitaire</b>	Autre
Vérité	Produit		Vérité	Produit
Semblant <b>§ Hystérique</b>	Autre		Semblant <b>a Psychanalyste</b>	Autre
Vérité	Produit		Vérité	Produit

La première chose à faire, c'est de remettre en question ce semblant en fonction du « je pense », c'est-à-dire de la vérité, du tenir pour vrai spécifique de chaque discours :

Semblant S1 Maître	Autre		Semblant S2 Universitaire	Autre
Vérité <b>Croyance du §</b>	Produit		Vérité <b>Opinion du S1</b>	Produit
Semblant § Hystérique	Autre		Semblant a du psychan.	Autre
Vérité <b>Refoulem. de a</b>	Produit		Vérité <b>Savoir du S2</b>	Produit

Ensuite, il faudra prendre la mesure du fait que ledit « produit » à la fois ne pense pas et n'est pas, qu'il est un non-penser et un non-être, autrement dit qu'il est un plus-de-jour. Il n'est pas un produit qui permettrait de boucler le discours en retrouvant sa vérité : le passage du produit à la vérité est impossible :

Semblant S1 Maître	Autre		Semblant S2 Universitaire	Autre
Vérité Croyance du §	Produit <b>a (objet a !)</b>		Vérité Opinion du S1	Produit <b>Sujet comme §</b>
Semblant Hystérique	Autre		Semblant a du psychan.	Autre
Vérité Refoulem. de a	Produit <b>Savoir (degré 0)</b>		Vérité Savoir du S2	Produit <b>S1 (phallus)</b>

Pour chaque discours, dès que le produit se révèle être un « plus-de-jour » (non penser et non être), le travail qui se jouait au lieu de l'Autre se déplace et prend la place d'un pur semblant et, ainsi, chacune des quatre places du discours tourne d'un quart de tour (anti-horlogique) : ainsi le DA devient DH, ainsi le DH devient DM, ainsi le DM devient DU, ainsi le DU devient DA.

Mais !

Mais le véritable quart de tour et la véritable ronde des discours démarre en partant de la jouissance, c'est-à-dire du produit comme *plus-de-jour* qui est pris pour la *vérité* d'un nouveau discours. Ainsi, le savoir démolé, réduit à zéro, est le produit par le discours hystérique (le rêve

de la spirituelle bouchère démolit la thèse freudienne « tout rêve est un accomplissement de souhait » ; ce savoir est un produit de jouissance (et non un traité de psychologie produit par l'hystérique). Pour peu qu'on ne le comble pas, qu'on n'efface pas son « non penser et non être », il prend une place de vérité et le discours hystérique bascule dans le discours psychanalytique.

***Incidence pratique de la ronde des discours :***

1. Nous pensons d'abord que chaque discours dépend entièrement de son semblant ; déplaçons notre attention : ainsi dans un discours d'allure hystérique, notre attention sera portée sur le refoulement et l'objet a, qui sont toujours voilés ; c'est en fait un discours de refoulement. Dans le discours d'allure magistrale, notre attention sera portée sur la mise en question du sujet par le philosophe sous-jacent ; c'est en fait un discours de croyance. Dans le discours universitaire, notre attention sera portée sur le fait qu'il se fonde essentiellement sur l'opinion d'un S1 arbitraire ; c'est un discours d'opinion. Et le discours analytique n'est pas le fait du personnage de l'analyste, il tient sa vérité dans un savoir ; c'est un discours de savoir, mais de degré zéro du savoir (« savoir ignorer ce que l'on sait »).

2. Nous pensons trop facilement pouvoir récolter les produits de chaque discours. Mais ces produits se caractérisent par leur vide, leur creux : ainsi le produit du DH est un savoir vidé — degré zéro du savoir (cf. le rêve de la spirituelle bouchère) ; le produit du DM est un objet vidé (l'objet a) ; le produit du DU est un sujet vide et inemployable (le sujet chômeur) ; le produit du DA est un signifiant (phallus) qui ne va pas trouver sa signification.

L'important dans ces discours, c'est l'impossibilité, telle qu'elle est particulièrement évidente dans le DA : le trou entre S1 et S2, « l'absence de rapport sexuel », étant entendu que S1 se présente comme un signifiant susceptible de trouver une signification et que S2, c'est le signifiant sans possibilité de signification, le signifiant qui indique le zéro absolu et l'absence radicale de toute réponse venue de l'Autre :  $S(\bar{A})$ .

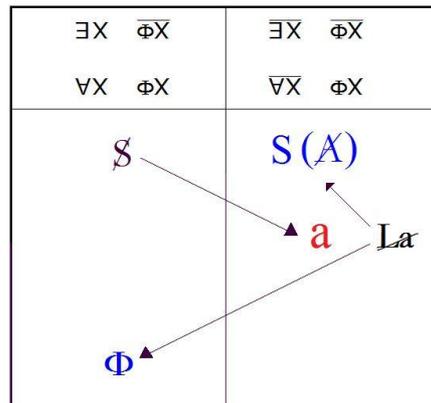
La structure est ainsi ancrée par rapport à la faille radicale. Pour dégager cette faille, il faut déconstruire, détruire les schémas figés qui masque complètement le mouvement de la structure. La véritable structure en mouvement passe par la déstructure, par le déconstruire pour pouvoir soutenir le mouvement.

**5. La structure comme topologie. Le recouvrement. *L'étourdit et Encore***

La deuxième conception du signifiant qui part d'un seul signifiant (avec une signification) pour en faire un signifiant sans *aucune* signification (la faille radicale) est difficile à concevoir, à vrai dire impossible à mettre en jeu : une impossibilité sépare S1 et S2, « il n'y a pas de rapport sexuel ». Le psychanalyste perdu dans le discours psychanalytique qu'il ne maîtrise aucunement, se bat avec cette impossibilité : le discours psychanalytique produit du S1 — et celui-ci vaut toujours comme phallique — et à partir de ce signifiant S1, le psychanalyste n'arrive pas à trouver le S2, comme faille radicale,  $S(\bar{A})$ .

On peut inscrire le discours psychanalytique sur un huit intérieur. Tout ce qui se dit dans ce discours se structure sur les deux tours de ce huit intérieur. C'est pourquoi l'écrit de Lacan qui analyse au plus près le discours psychanalytique s'appelle : « L'étourdit », les tours dits, les deux tours dits du huit intérieur. Sur le grand tour du huit intérieur, on placera tous les signifiants, plus ou moins chargés de signification : « l'essaim de S1 ».

*La structure des S1 ou les formules phalliques*



Chacun des signifiants S1 est foncièrement phallique, non pas qu'il renvoie directement à l'imaginaire du sexe masculin en érection, mais il comporte une dimension imaginaire qui doit être effacée pour ouvrir la valeur d'un manque symbolique, autrement dit, chaque S1 est riche du manque possible qu'on appelle « castration », à savoir le manque symbolique d'un objet imaginaire. Avec ce manque symbolique, chaque S1 est riche d'une pure relance, d'une relance libérée de tout ce qui la rattacherait à l'organisation réglée de la vie quotidienne. Chaque S1 est ainsi une relance phallique, dont on ne voit pas la limite. La fonction phallique est un espace ouvert (c'est-à-dire qui ne contient pas sa propre limite), contrairement aux fonctions ordinaires qui contiennent leurs limites et sont donc des espaces fermés.

À partir du produit du discours psychanalytique, à partir de cet essaim de S1, nous pouvons dire « tout est phallique », « pour tout x phi de x ». Comme c'est un espace ouvert — pour soutenir la « structure » —, nous devons poser sa limite, à savoir ce qui le fait exister comme espace ouvert en dehors de lui-même, nous devons poser « il existe quelque chose en dehors de ce phallique qui explique ce phallique » : « il existe un x non phi de x » (nous dirions le grand Autre). Avons-nous pour autant trouvé l'interprétation générale de cet espace ouvert produit par le discours psychanalytique ? Non, on ne trouve pas ce « x non phi de x », ce grand Autre qui ferait tenir et qui donnerait la consistance de cette structure phallique : « il n'existe pas de x non phi de x » :  $\bar{X}$  (et non pas  $S(\bar{X})$ ). L'espace ouvert « pour tout x phi de x » s'avère donc impossible à limiter et le « tout » prétendu, qui donnait l'impression de pouvoir clôturer la fonction phallique ne tient pas : « pastout x phi de x ». Ce dernier espace de « pastout x phi de x » est encore un espace ouvert, doublement ouvert puisqu'il ouvre l'espace au-delà d'un espace qui était déjà ouvert, impossible à clôturer. Autrement dit, tout ce qui se joue au niveau phallique, les quatre formules de la sexualité, explicitent *tout* ce que *produit* le discours psychanalytique : c'est structurellement un plus-de-jour phallique. Voilà le premier tour de « L'étourdit », c'est la structure de l'essaim de S1.

### ***Incidence pratique des formules phallique :***

Ce qui se dit dans le cadre de l'analyse (S1) doit ainsi être entendu dans le cadre des formules phalliques, non pas pour le situer dans telle ou telle formule spécifique, mais pour le mettre en mouvement dans la ronde structurelle des formules de la sexualité. Que quelque dit se présente comme tout : il faut le questionner par quelque chose en dehors, par quelque chose exceptionnel qui le conditionne. Que quelque dit présente une exception qui existe, il faudra

entendre comment cette exception n'existe pas. Que quelque dit se présente en dehors de toute existence dans la réalité, il faut en profiter pour laisser résonner un champ ouvert au-delà de toute prise dans un tout. Que le pastout s'annonce, on pourra y entendre une nouvelle façon de penser le S1 et le tout. Et ainsi de suite, nous pouvons poursuivre ce que je pourrais appeler la ronde phallique, à même les productions de l'association libre. Cette ronde peut parfaitement s'inscrire dans une topologie torique et, ainsi, dans la première conception du signifiant.

\* \* \*

Mais le pastout ne se réduit pas à cette ronde, même s'il se présente d'abord comme en faisant partie.

### *La topologie, c'est la structure*

Le pastout indique bien l'espace ouvert des dits, des S1 produits dans le discours analytique. Mais ce n'est... pas tout. Par son insistance sur l'ouverture, il indique ce que les dits (les quatre formule y compris la sienne propre) recouvrent. Cacher quelque chose tout en l'indiquant, voilà le propre de l'énigme ou de la sphyngé et voilà le cœur même de la structure en psychanalyse : « rien ne cache autant que ce qui dévoile » (p. 451). Les interprétations sollicitées dans la première conception du signifiant, celle de la chaîne, prétendent dévoiler la vérité de l'inconscient, elles ne font que cacher la vérité de l'inconscient éthique ou dynamique.

En indiquant l'espace ouvert des dits, espace infiniment ouvert, le pastout indique aussi ce qu'il cache, à savoir la vérité du discours analytique, autrement dit S2, autrement dit  $S(\mathcal{A})$ . Il ne fait que l'indiquer parce que ce  $S(\mathcal{A})$  est justement toujours recouvert et hors d'atteinte en lui-même. L'espace ouvert des dits de la jouissance phallique cache et recouvre l'espace fermé qu'est la faille, qu'est  $S(\mathcal{A})$ , l'espace compact par excellence. Dès lors, le deuxième tour de « L'étourdit » consiste à dire, non pas S2, non pas  $S(\mathcal{A})$ , mais à indiquer ce qu'il implique, à savoir le « dire » qui s'impose en fonction de S2, précisons de S2 tel qu'il est compris dans la deuxième conception du signifiant. C'est parce que le grand Autre ne répond aucunement des S1, que le sujet peut être représenté par ces S1, pour autant que ce sujet arrive à l'existence dans le *dire* de l'inconscient qui s'impose à partir de ce trou dans l'Autre.

Le deuxième tour de « L'étourdit » commence dès lors par la chirurgie topologique qui fait passer du tore (première conception du signifiant) à celle de la bande de Moebius et du cross-cap (deuxième conception du signifiant). L'important est ici le *passage* d'une topologie à l'autre, d'une conception du signifiant à l'autre, d'une logique à l'autre. Nous sommes toujours dans le passage d'un tour à l'autre. C'est la véritable raison de la nécessité de l'équivoque dans ce qu'on appelle l'interprétation, c'est structurellement une équivoque *logique*.

### ***Incidence pratique de l'équivoque :***

L'équivoque en psychanalyse n'est jamais réduite à une équivoque homophonique : une seule suite de phonèmes pour plusieurs significations. Structurellement, il faut toujours interroger l'équivoque logique sous-jacente et antérieure à une équivoque homophonique, il faut interroger la structure réelle (logique) sous-jacente à la structure imaginaire (homophonique).

Ainsi, « l'insuccès » suppose et implique une logique pragmatique de la réussite (le savoir et le savoir-faire conduisant au succès) ; mais en même temps « l'insu que c'est » (e.s.t) implique une tout autre logique partant du non-savoir et de la faille dans le savoir pour en faire jouer ce qui peut arriver comme être (« c'est »). Mais ça ne suffit pas : à partir de l'équivoque homophonique de deux significations imaginaires soutenue par l'équivoque logique de deux structures réelles, il faut encore s'engager dans l'équivoque grammaticale, même lettre pour deux fonctions grammaticales différentes, deux fonctions grammaticales différentes comme le verbe et le nom : le verbe impliquant le processus et son développement, le nom impliquant le constat. On comprendra qu'il y a deux types de transfert : celui qui se contente du nom et du constat (il correspond largement à la première conception du signifiant, celle qui interprète au sens de trouver une signification) et celui qui engage un développement processuel (ce transfert correspond à la deuxième conception du signifiant, celle où l'inconscient est créateur et éthique). Bien sûr, c'est cette équivoque grammaticale (transférentielle) qui supporte l'équivoque logique. C'est le transfert qui soutient toute la structure.

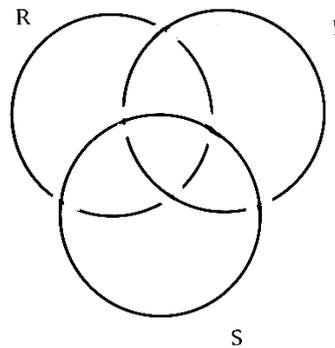
Voilà, dans « L'étourdit », l'introduction pratique directe du nœud borroméen des équivoques logique (réelle), homophonique (imaginaire) et grammaticale (symbolique).

La structure devient la manière de lire la structure et de soutenir la structure. Elle est aussi de plus en plus directement pratique.

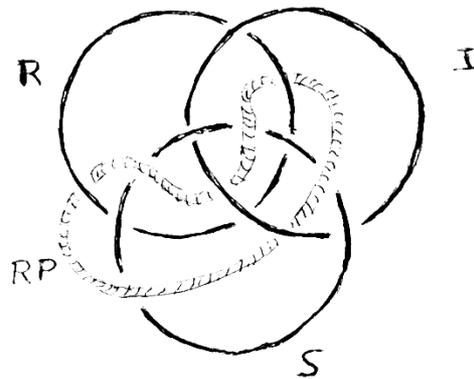
## **6. Le symptôme et le sinthome. Soutenir la structure borroméenne. L'art de penser/l'a-pensée**

La manière de lire la structure et de soutenir la structure implique toujours la prise en compte des trois dimensions : imaginaire, symbolique, réel. Le nœud borroméen n'est en rien une structure déjà donnée, il est le mouvement d'écrire et de lire la structure pour autant que nous y sommes nécessairement engagés. Le nœud borroméen est le truc de Lacan. C'truc, structure, toujours déstructuré et à reconstruire, re-structurer est toujours en défaut pour deux raisons, la première est dans la superposition ordonnée des dimensions, la deuxième est dans leur mise en continuité.

Premièrement, comment penser sans jamais perdre de vue l'une ou l'autre des trois dimensions ? La question est posée par Freud dans les *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, dans le chapitre XXIII consacré à la formation du symptôme. On pense d'habitude le symptôme à partir d'un réel, disons d'un réel traumatique. Ce réel sert de base pour la construction d'un premier étage de fantasmes, imaginaires. Cet imaginaire sert de base pour la construction du deuxième étage de commentaires, de paroles, symbolique.



Dans cette façon de penser le symptôme, nous avons bien une construction, une structure impliquant dans l'ordre le « réel », l'imaginaire et le symbolique. Le problème est maintenant celui de la psychanalyse par rapport au symptôme : car la pratique psychanalytique se construit, semble-t-il, sur troisième niveau comme une mezzanine sur le symbolique et il semble bien radicalement impossible de changer quoi que ce soit au symptôme des étages inférieurs à partir d'un pur blabla, commentaire du réel du symptôme et des fantasmes qu'il soutient. Ce n'est pas en changeant les tuiles du toit que l'on va pouvoir arranger le symptôme. Cette construction — structure — du symptôme n'est pas borroméenne. Et Freud introduit ici une quatrième dimension, celle de la réalité psychique : la réalité psychique est intégralement construite sur le symbolique et cette réalité psychique a soutenu la réalité du symptôme et les fantasmes qui s'en sont suivis, la réception du traumatisme réel et imaginaire, avant même que ce traumatisme n'apparaisse comme tel dans sa contingence.



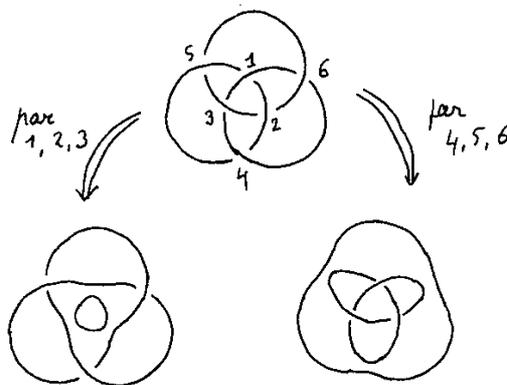
Les trois dimensions sont maintenant inscrites dans un nœud borroméen à quatre dimensions et la pratique psychanalytique n'est plus conçue comme un commentaire du symptôme, mais elle s'inscrit dans ladite réalité psychique, laquelle se joue dans lesdits « fantasmes originaires », qui ne sont ni réel ni imaginaire ni symbolique, mais la façon de les nouer dans la structure qui s'impose avant la première rencontre du réel et encore et toujours dans le transfert.

***Incidence pratique de la réalité psychique :***

La pratique psychanalytique ne sera en rien un commentaire symbolique des traumatismes et fantasmes qui semblent former l'essentiel des symptômes. Le transfert mobilise la « réalité psychique », c'est-à-dire le tourbillon de vie, de pulsions et d'invention qui était déjà présent dès avant toutes les histoires qui peuvent s'inscrire secondairement.

\*

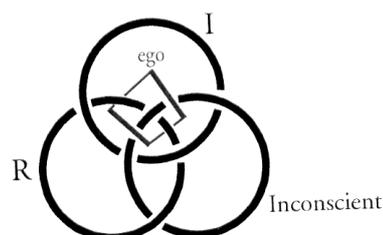
Mais soutenir la structure n'est pas aussi simple : tout se réduit facilement au plan — une surface — de la construction. Les dimensions se croisent et se rejoignent. On croirait que le sujet devrait soutenir au moins trois dimensions bien distinctes. Mais nous passons facilement de l'une à l'autre et les mettons en continuité pour présenter la pensée et le sujet comme une « personnalité », c'est-à-dire une entité unifiée (comme le fait pas excellence la paranoïa). La chaîne borroméenne se réduit ainsi à deux nœuds, un nœud de trèfle et à un rond simple. Nous devons dans ce cas au moins toujours soutenir les croisements (pour empêcher que le nœud de trèfle ne se réduise à un nœud trivial).



### ***Incidence pratique :***

On n'essaiera jamais de simplifier les pistes de pensées qui se croisent, au contraire on inventera – sur le champ même, tout de suite – un nouveau nœud pour soutenir à *la fois* les deux pistes plus la troisième qui vient d'être inventée.

Et le moi lui-même — l'*ego* de Joyce, dans le séminaire XXIII — n'est rien d'autre qu'une telle invention qui permet de garder l'imaginaire dans la chaîne, malgré l'enchaînement du symbolique et du réel.



Et nous sommes ainsi revenus au premier abord de la structure : le question du moi comme développement : projet focalisé sur l'idéal du moi construit sur le symbolique et l'inconscient

et soutenant le réel de la question de ce que je suis, non sans retenir l'imaginaire du moi idéal et de son ratage.

***Incidence pratique :***

Toujours inventer et réinventer la structure et les concepts qui dépendent de ce mouvement.

Christian FIERENS